

COMBAT DE FEMMES

Not a Man of God

Peter Mullan aurait-il fait un tour en enfer? La manière dont il aborde le sujet épineux des blanchisseries irlandaises le laisse supposer fortement ...

Dans son dernier long métrage "The Magdalene Sisters", le réalisateur Peter Mullan semble avoir conclu un pacte avec le désespoir, tellement sa représentation en est troublante de vérité. Ce drame britannique montrant l'enfermement féminin dans les couvents irlandais s'est vu remettre le Lion d'or à la 59e Mostra de Venise. Il s'agit là du second film de Peter Mullan. On avait déjà pu le découvrir en tant qu'acteur dans divers longs métrages, entre autres "Petits meurtres entre amis" (1994) et "Trainspotting"

(1996), tous deux réalisés par Danny Boyle en 1994, ou encore "Braveheart" (1995) de Mel Gibson. Peter Mullan n'en est d'ailleurs pas à sa première récompense; en 1998, il décrocha le prix d'interprétation masculine à Cannes pour "My Name is Joe" de Ken Loach.

Le film, justement applaudi au terme de sa projection publique, dévoile les abus perpétrés par certains établissements religieux. Bien accueilli par la critique, il a inévitablement engendré une certaine controverse auprès des catholiques, qui estiment avoir

été représentés de manière "infâme et calomnieuse".

Le film retrace l'histoire parallèle de trois jeunes femmes irlandaises dans le comté de Dublin, en 1964. Margaret, interprétée par Anne-Marie Duff, est violée lors d'un mariage par son cousin. Bernadette (Nora Jane Noone), jeune orpheline, a comme unique défaut d'être trop jolie et de susciter, par conséquent, la convoitise des jeunes hommes. Enfin, Dorothy Duffy, Rose à l'écran, vient de mettre au monde un petit garçon alors qu'elle n'est pas encore ma-

riée. Dans les trois cas, la honte s'abat sur leurs familles respectives qui les envoient, orgueil et honneur exigent, au couvent des sœurs Marie-Madeleine. Cet établissement, une blanchisserie tenue par des nonnes, est censé, par le travail et la prière, sauver leur âme et ainsi leur ouvrir les portes du paradis. Mais, à peine entrées, les trois protagonistes découvrent un endroit impitoyable dirigé par Sœur Bridget. Dès lors, leurs journées sont rythmées par le travail et le silence obligatoire n'est brisé que par les prières quotidiennes.

Refuge pour tenancières

Dans cette ambiance pesante et suffocante, les sœurs dictent une loi sans demi-mesure, qui a pour seul but de faire travailler des femmes asociales, ou plutôt considérées comme telles, afin de rentabiliser un commerce supposé être secondaire. Cette institution, censée guider les âmes perdues vers le droit chemin, se dévoile donc bien vite n'être un refuge que pour les seules tenancières, aveuglées par le profit et leur propre cupidité. L'absolution de l'âme n'est plus qu'un prétexte et les paroles religieuses sont employées de façon purement démagogique. Tout contact vers le monde extérieur est formellement interdit. Le moindre écart est violemment puni, afin de posséder et de manipuler les jeunes femmes par le biais de la terreur.

Toute cette torture psychique, Peter Mullan nous l'expose à travers le personnage de Crispina (Eileen Walsh), jeune fille naïve complètement envoûtée et abruti par le pouvoir des nonnes. Elle représente à elle seule toute la résilience d'une vie meilleure.

Le réalisateur articule d'ailleurs majestueusement sa dénonciation à la fois virulente et crédible de l'église, en conférant à tous ses personnages une puissance symbolique tout à fait particulière, les transcendant ainsi de simples êtres vivants en subtiles allégories. Citons comme exemple le cas de Sœur Bridget, incarnant à la perfection l'avarice, ou celui du prêtre, expression en personne de la luxure. Là où l'œuvre de Peter Mullan prend vraiment toute sa puissance, c'est lorsque la fiction rejoint la réalité. Ce type de blanchisseries ne fut, en effet, pas une rareté en Irlande; plus de 30.000 femmes ont été maltraitées et violentées dans ces pseudo-centres de redressement, et ce jusqu'en 1996!

Céline Rietsch



Nora Jane Noone

Pour Dieu et J.F. Kennedy? Trois "vilaines" filles faces à leur tenancière dans "The Magdalene Sisters".



SOIREES DE LUXEMBOURG

Dialogues magiques

A la dernière édition des "Soirées de Luxembourg", deux artistes exceptionnels ont su faire vivre dans toute sa plénitude un programme, loin d'être aisé, de sonates pour violon et piano de Janáček, Beethoven et Brahms.

Après avoir hésité entre études scientifiques et musicales, Frank Braley décida, fort heureusement, de se consacrer à la musique. En 1991, il se présente au "Concours Reine Elisabeth", dont il remporte, à 22 ans, le "Premier Grand Prix" pour ses qualités musicales et poétiques exceptionnelles. Le dimanche 12 janvier dernier, le pianiste confirma cette renommée en accompagnant Augustin Dumay dans un concert prodigieux.

On ne présente plus Dumay. Né en 1949, c'est après avoir entendu Nathan Milstein en concert, qu'il commença d'abord l'étude du violon avec ce dernier, puis avec Grumiaux. Propulsé dans la cour des très grands par Karajan et Davis en 1979, il est aujourd'hui invité dans le monde entier et participe à de nombreux festivals. En musique de chambre, il forme un duo renommé avec la pianiste Maria João Pirès. Mais c'est avec Frank Braley qu'il toucha aux limites de la perfection.

Le jeu des deux artistes, exceptionnellement complices, fut captivant par l'intelligence, la beauté, la force et la pudeur de leur interprétation, fuyant

les outrances, les facilités et tout pathétisme. Avec une grande précision rythmique, la lecture de Braley se caractérisa d'un bout à l'autre par une sensibilité à vif, alors que le violon de Dumay résonna partout, mais particulièrement dans Beethoven, d'une étonnante noblesse dans la sobriété. Avec un prodigieux sens des attaques et des transitions, il ne cessa d'exalter les contrastes beethoveniens, en dépassant tout romantisme artificiel.

Les deux interprètes parlèrent d'un même souffle, chantèrent la main dans la main et furent attentifs à la moindre inflexion de l'un ou de l'autre. Le mouvement lent de la "Sonate Nr. 3" de Brahms fut un sommet sur le plan de la respiration musicale. Le jeu nuancé de Frank Braley - ni en force, ni en retrait - fut en parfaite harmonie avec celui de Dumay. Et Braley semblait faire des pizzicatos ou des glissandos pour répondre au violon.

Le concert débuta avec la "Sonate pour violon et piano" de Janáček (1854-1928). C'est dans la musique de chambre, que le compositeur morave,

pour qui la vérité en musique réside dans la musique populaire, trouve ses inspirations les plus authentiques. Dans cette sonate, Janáček fait une juxtaposition vertigineusement serrée de thèmes très contrastés, qui se suivent sans transition et résonnent simultanément d'une tension entre beauté et laideur. Car Janáček est un des rares compositeurs à avoir su poser dans sa musique la question que connaissent les grands peintres, celle de la laideur en tant qu'objet d'une œuvre d'art. Dumay et Braley donnèrent de cette sonate une interprétation bouleversante, passionnée, déchirante, incomparable et magistrale. Elle remplaça Janáček dans le seul contexte capable de le rendre compréhensible: celui de la musique moderne, à côté d'un Bartok ou d'un Berg.

Calme imaginatif

Suivit la "Sonate Nr. 10" de Beethoven (1770-1827). A la charnière des 18e et 19e siècles, la production de musique de chambre de Beethoven transcende le classicisme et porte en elle tout le romantisme. Elle dépasse même cette alternance avec les dix sonates pour violon et piano, clés de voûte du répertoire de Beethoven. Dumay et Braley refusèrent le "stile brillante molto concertante" de la Sonate "à Kreutzer" (la 9e des dix), en faveur d'une communication venant du coeur, pour donner à la période médiane un calme

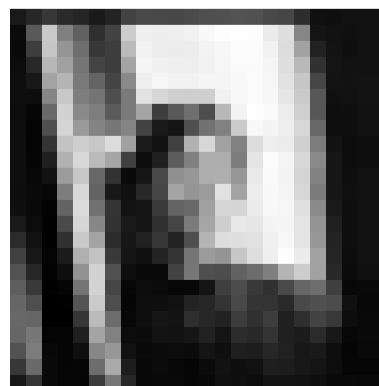
empli d'imagination et d'audace.

Le concert se termina avec la "Sonate Nr. 3" de Brahms (1833-1897). Dans cette sonate célèbre, Brahms synthétise la grande "manière" de la musique de chambre romantique en duo.

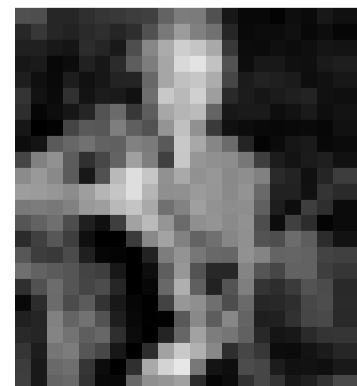
Frank Braley s'y montra en extraordinaire accompagnateur, présent, interrogatif, alliant la fermeté rythmique à un phrasé sans contraintes, permettant ainsi au jeu direct et à la sonorité rayonnante de Dumay d'éclorre dans toute leur puissance et toute leur maîtrise.

Si la vraie beauté est tellement rare, nous en avons consommé dimanche sans modération.

Paul Moes



Frank Braley



Augustin Dumay